

Eloge de Joseph BERTHELE

Par M. le Doyen Léon MAURY

Séance générale du 2 Mai 1927

MESSIEURS,

Le grand honneur que vous me faites aujourd'hui, il m'est agréable d'en attribuer la cause à Montpellier même et à son Université, dont je fus l'étudiant, il y a quelque quarante ans. La Faculté des Lettres — installée en ces temps lointains dans le bâtiment du Musée Fabre — avait parmi ses maîtres l'historien GERMAIN, l'helléniste Maurice CROISSET, le latiniste Max BONNET, les philosophes NOLEN et DAURIAC; et je n'oublie pas l'historien GACHON, alors professeur au Lycée, peu de temps après à l'Université; sa bienveillance pour un jeune compatriote n'hésitait jamais à l'aider de ses conseils. A l'école de pareils professeurs, c'était une rare jouissance de l'esprit d'approfondir les disciplines de l'humanisme; et cette formation intellectuelle, au travers des carrières les plus diverses, reste le privilège de ceux qui furent les élèves des Universités françaises.

Peu s'en était fallu, d'ailleurs, que la Faculté à laquelle j'appartiens aujourd'hui — universitaire jusqu'en 1905 — ne fût elle-même à cette époque, et depuis 1879, établie à Montpellier et réunie officiellement aux autres Facultés. Quelques contingences l'avaient empêché. Mais il était dans nos destinées de venir dans la capitale du Bas-Languedoc, entre Cévennes et Méditerranée. L'après-guerre nous y a conduit.

Messieurs, votre grande bienveillance s'ajoute à tels autres gestes accueillants; bien plutôt je devrais dire qu'elle les dépasse, et me comble. En me recevant membre de l'Académie de Montpellier, vous m'octroyez le droit intellectuel de cité; je vous en dis ma reconnaissance et aussi ma confusion.

Les règles de votre compagnie ne me permettent pas de m'arrêter à ce remerciement. Vous me demandez de faire revivre devant vous la physionomie de mon prédécesseur à cette place, M. Joseph BERTHELÉ. Je suis presque tenté de vous remercier de cette obligation; elle m'a fait connaître une carrière de travailleur attachante, à bien des égards exemplaire. Sans doute,

maints détails de cet exposé n'auront pour vous rien d'inédit; vous avez eu le privilège d'écouter M. BERTHELÉ lui-même. Je m'excuse à l'avance de ces redites; heureux serai-je si cependant dans cet éloge j'éveille pour vous quelques échos de sa parole, quelques souvenirs vivants de son œuvre.

La carrière extérieure de M. François-Marie-Joseph BERTHELÉ est la simplicité même; quelques dates et quelques faits suffisent à la raconter. De famille champenoise, il naquit à Paris, le 5 mai 1858. A vingt ans, il entra premier, au concours de 1878, à l'École Nationale des Chartes. Quatre ans après, en 1882, promu archiviste paléographe, il débuta à Niort, où il fit partie de la *Société des antiquaires de l'Ouest* et de la *Société de statistique, Sciences, Lettres et Arts du département des Deux-Sèvres*. Au reste, ses collaborations furent nombreuses: membre correspondant du *Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements*; de la *Société Nationale des Antiquaires de France*, au *Ministère de l'Instruction Publique pour les travaux historiques*; en 1907, président de séance du *Congrès des Sociétés Savantes*.

Ses distinctions honorifiques marchaient de pair avec ses travaux. En 1890, il obtenait une troisième médaille au *Concours des Antiquités de France*, à l'*Académie des inscriptions et belles lettres*, à l'occasion de son ouvrage: *Les recherches pour servir à l'histoire de l'art en Poitou*; en 1903, la *Société Française d'Archéologie* lui accordait une médaille de vermeil; en 1897, il recevait la rosette d'officier de l'Instruction publique, et en 1925 le ruban de chevalier de la Légion d'honneur.

Entre temps, le 1^{er} octobre 1891, il avait été nommé archiviste du département de l'Hérault, où il resta jusqu'à sa mort, le 12 mai 1926.

A Montpellier il fut associé, comme il l'avait été à Niort, à toutes les sociétés, comités, groupements quelconques de travailleurs intellectuels, dans le domaine où il s'était spécialisé, *Société des Langues Romanes*, et autres. La Faculté des Lettres le chargea, en 1894, d'un cours de paléographie et de diplomatique. Vous l'avez accueilli, à l'*Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, dès son arrivée (1). Archiviste du département, il eut aussi la haute direction des archives de la ville de Mont-

(1) Séance du 29 Février 1892.

pellier, où il publia, entre autres choses, les quatre grands volumes in-quarto des *Inventaires des documents des Archives Municipales*, et prépara, avec M. le Professeur CASTETS, maire de Montpellier, pour l'*Inventaire du Grand Chartrier*, rédigé en 1662-1663 par Pierre LOUVET, une introduction très développée qui forme, à elle seule, un fort fascicule de l'ouvrage total.

M. BERTHELÉ était arrivé, d'ailleurs, à Montpellier avec un bagage littéraire déjà considérable. Le Bulletin de la *Société historique et scientifique des Deux-Sèvres* a donné, en 1926, la liste de ses ouvrages publiés pendant son séjour à Niort, soit 122 rubriques; la plupart ne sont, il est vrai, que l'indication d'articles de journaux et de revues, de simples notices; mais cette continuité dans la production indique, tout au moins, l'activité incessante de cet esprit. M. Joseph BERTHELÉ fut toujours un grand laborieux.

Ce serait cependant lui rendre un hommage trop superficiel que de s'arrêter à cette appréciation générale. Il vaut la peine de dégager quelques caractéristiques de ce labeur. D'abord, *l'étendue des connaissances*.

M. BERTHELÉ, archiviste paléographe, a donné, un jour de la paléographie cette définition toute simple: « Étudier la paléographie, ce n'est pas autre chose qu'apprendre à lire (lire le document primitif). Or, pour apprendre à lire, il faut tout prosaïquement étudier des formes de lettres, s'assimiler des procédés d'abréviations, épeler longtemps et courageusement »(1). Cette longue patience, il l'a mise en œuvre quand il a examiné, collationné, rendu accessibles, par une publication fort soignée et très belle, non seulement les documents étendus dont j'ai parlé tout à l'heure des Archives Municipales de Montpellier, mais encore les *Cartulaires d'Agde*, les *Archives de Pézenas*, et d'autres pièces historiques de grande importance. Il s'attachait aussi à des questions de topographie locale, proposant une étymologie nouvelle du nom de Montpellier, indiquant comment *Mormellicum* équivalait à *Montmel*, déterminant comme résidence des *Samnagenses* l'oppidum de Nages, etc.

Mais le document écrit n'épuisait pas à ses yeux le champ

(1) Leçon d'ouverture du cours de paléographie et diplomatique à la Faculté des Lettres, p. 7 et 8.

d'investigation d'un bon paléographe. La pierre, le marbre, le bronze, ne portent-ils pas, autant que le parchemin, la trace de la main de l'homme et sa pensée? Pour M. BERTHÉLÉ le langage de la sculpture et de l'architecture n'avait aucun secret. Il aimait à relever, en face d'un beau portail de cathédrale, les étapes de l'art de la construction et de l'ornementation, à déchiffrer les volontés de l'artiste, la réalisation de son idéal. Cette analyse des chefs-d'œuvre du passé l'enthousiasmait au point que tels de ses amis ont pu se demander si sa vraie vocation n'aurait pas été autant l'archéologie monumentale que l'épigraphie. A cet égard les neuf années passées dans les Deux-Sèvres lui procurèrent des jouissances inappréciables. Il avait là l'architecture PLANTAGENET, en Anjou et en Poitou, avec des spécimens très divers; la forte étude qu'il a consacrée à ce style, dans son volume de *Mélanges*, demeurera une belle page de l'histoire de l'art. Sa curiosité toujours en éveil retrouve à Saint-Maixent, l'architecture mérovingienne; à Parthenay-le-Vieux, l'influence de l'architecture auvergnate; à Sanxay, dans la Vienne, les fouilles gallo-romaines. Ici, à Montpellier, il énumère et commente les moulages de la riche collection DIDELOT, du Musée de la Faculté des Lettres. Je ne fais que citer quelques exemples.

Et puis, les *Cloches*. Ce fut le troisième objet de ses recherches principales. Et les a beaucoup aimées. Il semble que ce travailleur, penché par destination sur les paperasses compliquées de ses archives, prît sa revanche certains jours, non seulement en respirant le grand air, mais en l'écoutant chanter! Cloches du Poitou, de la Picardie, de la Gascogne, de la Champagne, des Vosges, de la Vallée du Rhône, du Languedoc, réseau de carillons qui couvre les villes et les campagnes de France, comme d'un dôme immatériel, l'archiviste de Niort et de Montpellier s'éjouissait à écouter leurs concerts. Il en a décrit, classé, catalogué un nombre surprenant. Il y retrouvait l'épigraphie, dans les inscriptions qui se lisent sur le bronze, dans les recherches sur les méthodes des fondeurs d'autrefois, dans les archives des églises qui avaient acquis les cloches. Le fort volume des *Enquêtes Campanaires*, la moitié de son volume de *Mélanges*, diverses brochures, la Revue spéciale qu'il publia pendant quelques années avant la guerre,

tout cela forme une solide historiographie de cet art, dont le profane jouit, sans en connaître toutes les délicatesses.

Je viens de rappeler la variété des travaux de mon prédécesseur. Je tiens aussi à signaler leur *probité*. Ce peut être une tentation, pour des consciences faciles, que d'aller vite, trop vite, dans les recherches et les conclusions d'une science dont le contrôle n'appartient qu'aux initiés. M. Berthelé n'en aurait jamais eu l'idée. A voir la précision, la minutie de ses observations, on éprouve l'impression de la sécurité scientifique, le sentiment, presque la sensation, d'être conduit par un guide averti, qui a vérifié la solidité de la route et déblayé les ronces et *impedimenta* dangereux. Le document primitif, c'était pour lui la garantie de toute sûreté historique : « Pour connaître et pour comprendre exactement le passé, pour le voir vivre dans ses aspects si ondoyants et si-divers, disait-il aux étudiants de la Faculté des Lettres, lisez les anciens chroniqueurs, les anciens poètes, les anciennes chartes; saturez-vous de documents. Vous en rapporterez des impressions profondes, qui donneront à votre exposition la couleur vraie, en même temps que la vie et l'accent de la sincérité ». Cette sincérité, c'était tout le programme de M. BERTHELÉ.

Pour l'appliquer, il s'aidait de la Diplomatique, science plus ardue encore, disait-il lui-même, que la paléographie, la diplomatique qui, du style, des formules, conclut à l'authenticité ou à la fausseté des documents. Elle est la compagne de la critique des textes, et, en matière de Chartes, sa compagne directrice.

Les Chartes peuvent avoir été, en effet, truquées, falsifiées, fabriquées; et l'archiviste de Montpellier illustre son dire par des exemples savoureux; telle l'aventure de ce cartulaire de Gellone, conservé aux Archives Départementales de l'Hérault, dont toute une partie, datée du XI^e siècle, n'est qu'une vaste falsification, les pièces ayant été transcrites de mémoire, après l'incendie du cartulaire primitif.

Pour orienter cette critique interne des textes, le chartiste établira les vraisemblances des faits, les concordances des dates. Il fera appel au *Comput*, à l'*Epacte*, à toutes ces précisions de la mathématique astronomique par laquelle M. le Professeur HUMBERT, il y a quelques mois, vous révélait spirituellement les imprudences scientifiques des littérateurs. Et quand, après avoir tourné,

retourné, révisé, épluché les données du problème, le paléographe aboutit à une solution qu'un algébriste appellerait négative, n'éprouve-t-il pas une joie — un peu satanique — d'avoir démontré la fausseté de quelque vénérable grimoire ?

Au surplus, l'homme qui étudie le détail ne s'ennuie jamais; le détail seul est pittoresque. M. BERTHELÉ le savait bien. Prenez, par exemple, le récit dont il a publié quelques fragments, du voyage que fit à Montpellier, du 6 avril au 4 juillet 1836, M. François Louis JOURDAN, rentier à Paris. Il était venu voir son fils Alexandre, directeur du télégraphe de l'époque, lequel habitait la Tour de la Babotte. M. Louis JOURDAN prenait ses repas dans la salle à manger de ce monument, 88 marches au-dessus du sol (il les a comptées !); c'est l'étage dont nous apercevons le balcon à balustres. Il y a, dans ce récit, quelques perles. En voici une, détachée au hasard : « J'avais prié (c'est M. JOURDAN père qui parle) Alexandre de tâcher de me procurer, vu le voisinage, quelque peu de vin de Roussillon (Collioure); et son marchand, auquel il s'était aussitôt adressé, s'était empressé de m'envoyer un échantillon. Mais je le trouvais détestable, et Alexandre, ayant rencontré aujourd'hui son homme et lui ayant porté ma plainte, en reçut cette réponse curieuse : « Entre nous, je vous avouerai franchement que c'est du vin d'Alicante que j'ai envoyé à Monsieur votre père ».

» D'après une telle franchise, je me suis décidé à n'avoir pas à faire à cet honnête fournisseur, d'autant mieux que les marchands de vin de Montpellier ont la réputation de fabriquer toutes les espèces de vins qu'on leur demande, et le vin d'Alicante de celui-ci n'avait pas très bien réussi ».

Heureusement pour nous, ces choses-là se passaient en 1836.

Malgré ces petits divertissements de l'esprit, l'œuvre de M. BERTHELÉ a un visage austère. Telle quelle, il l'aimait avec une véritable piété. Il avait la passion de cette science, qu'il appelait lui-même ardue. Sa leçon d'ouverture, que j'ai déjà citée, est pleine d'exhortations aux étudiants, même d'adjurations, pour qu'ils estiment à leur prix ces recherches du vrai, de l'exact, du rigoureusement certain. Inventaires, répertoires, catalogues, tables, *corpus*, monographies, spicilèges, il les voulait nombreux, complets, détaillés. Son ambition était de les enrichir. Je ne sais

s'il avait lu, dans la jolie pièce de François PORCHÉ : *La jeune fille aux joues roses*, le couplet ironique sur les catalogues :

Oui, oui, le prince a mis tous nos scribes sur pied

Il achève le catalogue...

Nous travaillons dix mille à ce grand répertoire.

Pas d'opinions, pas d'idées,

Toutes choses bientôt vidées.

Pas même de sujet, non, non.

Rien qui vieillisse ou qui pâlisse.

Point de livres légers, plaisants, fallacieux,

Où l'hydre de l'erreur dans chaque mot se glisse.

Mais vaste, illimité, profond comme les cieux,

Pur comme une prière, et doux comme une églogue,

Un catalogue, un catalogue !

Si l'archiviste de Montpellier a lu ces malices, il était bien trop homme d'esprit pour ne pas en sourire. Mais il a pu penser, en son for intérieur, qu'il ne faudrait pas trop prêcher cela à des jeunes gens.

Il n'aurait pas eu tort. Rien ne vaut, pour les travailleurs de la pensée, autant que d'avoir des instruments de travail bien préparés, et nous n'éprouvons jamais assez de gratitude pour ceux qui passent leur vie à cette préparation. M. BERTHELÉ avait d'ailleurs, ce qui est d'un grand prix, la science aimable ; pour tous les chercheurs qui venaient aux Archives, il était d'une inépuisable obligeance. Il aimait le travail, il aimait qu'on travaillât ; aussi considérait-il comme un privilège d'aider les travailleurs. Lorsque, allant aux Archives Départementales, il laissait à sa gauche les grands pins des villas de l'ancien chemin de Castelnau, et mettait le pied sur le seuil de son domaine, il pouvait murmurer le vers d'Horace :

Ille terrarum mihi praeter omnes

Angulus ridet.

Il aimait cette maison, lointaine, solitaire, où les vaines agitations du présent ne troublent pas le repos auguste du passé.

Au reste, il a beaucoup aimé Montpellier, non seulement la paix de ses bibliothèques, mais aussi l'éclat de son ciel, sa campagne, tour à tour fertile et âpre, de vie exubérante et de mélancolie, où le promeneur retrouve, dans la limpidité merveilleuse de l'air, les horizons de la Toscane aux cyprès et aux douces col-

lines, ou les chemins rocailleux de la Grèce; pays de la Méditerranée, terre de souvenirs, qui à ses rêveurs et ses mystiques... M. BERTHELÉ en avait goûté toute l'attraction.

Montpelliérain d'adoption, il avait noué ici des amitiés précieuses. Il était devenu, dans les milieux qui travaillent, une physionomie familière; et certainement, parmi ses heures de prédilection, il devait marquer celles qu'il passait, Messieurs, au milieu de vous, dans les réunions de cette Académie.

Réponse de M. G. MERCIER-CASTELNAU

de la Section des Lettres

à M. le Doyen Léon MAURY

De celui que vous remplacez, vous avez su tracer, Monsieur, un portrait exact; et vous nous avez parlé de ce travailleur, savant et probe, comme chacun de nous voulait en entendre parler. Votre mérite est d'autant plus grand que vous n'avez pas connu M. BERTHELÉ. C'est donc une découverte, mais non une invention; et même, dans votre souci de vérité, vous n'avez point omis de signaler son obligeance pour les chercheurs qui se présentaient aux Archives départementales, comme si vous aviez eu l'avantage de figurer parmi eux.

Permettez-moi d'insister un moment sur ce côté du caractère de votre prédécesseur. Nous le revoyons dans le modeste local qu'il occupait d'abord dans une aile du bâtiment de la Préfecture, de plus en plus enserré par la masse des papiers qui s'accumulaient autour de lui, mais toujours heureux de recevoir des visites, de guider les débutants, de montrer aux curieux de passage les trésors de ses archives et ne pensant pas qu'à lui demander des renseignements ou des conseils on risquait de lui faire perdre un temps précieux: car il fallait, disait-il, cent cinquante ans environ pour terminer le catalogue de ses archives. Et puis vint un jour où les circonstances lui ouvrirent les portes de l'ancien Séminaire; il s'y installa dans un vaste cabinet de travail, ensoleillé l'hiver, dont il déménageait, en été, pour un local plus frais, à l'extrémité opposée; mais, d'un côté ou de l'autre, on le retrouvait le même. L'étude des vieux documents du passé, où demeurent les traces

des passions et des conflits des hommes, l'inclinait à l'indulgence, d'autant plus aisément qu'il était de nature bonne et de caractère droit. C'est pourquoi le maître actuel des Archives départementales ne m'en voudra pas si j'exprime que ce n'est pas sans quelque mélancolie que je retournerai sur son domaine.

Mais M. BERTHELÉ ne se confinait pas dans ses archives; il en sortait parfois; souvent même, on le voyait aux environs de Montpellier, dans la campagne, sur la colline de Substantion, cherchant à se documenter sur place, curieux d'adapter exactement au terrain tel objet, maison, champ fossé ou chemin dont lui avaient parlé ses vieux papiers; ou bien, son sac en bandoulière et sa pipe aux doigts, il cherchait, dans les mairies de villages, les documents enfouis sous la poussière au fond des armoires, ces documents précieux qu'il rapportait pour les mettre en sûreté. Et quelle joie dans ses yeux rieurs quand il rentrait ainsi les mains pleines!

La retraite le prit en pleine activité: il ne s'était pas aperçu que les années passaient; et, dès son repos forcé, il mourut d'un coup comme si la maladie, qui le menaçait, n'attendait plus que ce moment pour l'abattre.

Vous m'excuserez, Monsieur, pour ce retard que j'ai mis à parler de vous. Ceux qui disparaissent sous l'horizon ont droit qu'on essaie de les disputer à l'oubli, qui nous prend tous si vite!

Vous nous venez de Nîmes, la métropole des Cévennes: REBOUL a dit que le Nimois est à moitié Romain, ce qui n'empêche pas qu'il est tout à fait Français. Si besoin était, vous nous en donneriez une preuve par le ton de vos discours, prononcés pendant la dernière guerre; et qui sont imprégnés du patriotisme le plus haut et le plus pur. Vous avez payé, par un lourd sacrifice, votre amour pour la Patrie.

De bonne heure, Montpellier vous a attiré; et vous rappelez volontiers avec la satisfaction que l'on éprouve à se retourner vers les années ensoleillées de la jeunesse, le temps où, étudiant de la Faculté de Montpellier, vous écoutiez les leçons de vos maîtres. Ceux dont vous évoquez les noms furent, à l'exception d'un seul, nos collègues à cette Académie; l'un d'eux, Max BONNET, siégeait encore parmi nous il n'y a pas longtemps; et le hasard fait que vous allez occuper le fauteuil de Maurice CROISSET, prédécesseur immédiat de M. BERTHELÉ.

En 1881, vous obteniez le grade de licencié ès lettres.

Après Montpellier la Faculté de Théologie protestante de Montauban vous accueillit. Bachelier en théologie, en 1884, vous vous sentîtes appelé à revenir près du pays natal, pour prendre la direction de la paroisse de Nages, où vous deviez séjourner pendant dix ans, dix ans qui ne furent pas perdus, que vous avez su consacrer à la fois au service de l'âme de vos paroissiens et à la continuation de vos études, si bien qu'en 1890, vous êtes à même de subir, avec succès, les examens de licence en théologie, et, dès 1892, ceux de doctorat.

Dès lors, votre carrière s'orientait différemment. La Faculté de Théologie de Montauban, — alors Faculté d'Etat, — vous appelait, et vous y preniez place, dès 1895, comme professeur de théologie pratique et de questions sociales.

Vous êtes donc un théologien, et vous succédez à un archiviste ; or, vous n'êtes reçu, ici, ni par un archiviste, ni par un théologien ; il y a là, semble-il, une série d'illogismes. Mais peut-être cette inélégance est-elle voulue ; elle peut signifier que notre Académie s'intéresse à toutes les branches de l'activité intellectuelle, et que de cette variété elle sait faire une harmonie. D'ailleurs, le président de chaque section désigne, à son gré, celui qui doit répondre au récipiendaire, et comment serait-il loisible de décliner une invitation qui pourrait s'interpréter comme un manque de déférence vis-à-vis de lui et vis-à-vis du nouvel élu ?

Ici, Monsieur, vous rencontrerez des collègues venus de tous les coins de l'horizon politique ou religieux. Vous y verrez même des théologiens, que vous n'auriez probablement pas l'occasion de fréquenter autre part ; mais, rassurez-vous, ce ne sera pas en concile, encore moins en colloque. Si, en physique, le mouvement est un déséquilibre de forces, l'Académie, bravant les lois de la nature, sait marcher sans faire de faux-pas. Toutes les idées y sont représentées. Voilà pourquoi vous auriez manqué à notre Académie, un salon, — pas le dernier, — où l'on cause, et où l'on s'instruit, avec agrément et sans fatigue. Vous y rencontrerez peut-être aussi une de nos collègues : vous voyez que nous sommes tout à fait dans le mouvement.

Et puis, dans cette salle, que nous ouvre avec tant de bienveillance la Faculté de Droit — car, sans elle, notre pauvre Académie n'aurait ni feu ni lieu — il y a, au milieu de ces livres austères qui tapissent les murs, une atmosphère de sérieux et de calme, où

même les discussions d'idées ne peuvent s'exprimer qu'en termes choisis et sur le ton le plus parlementaire ou, mieux, académique.

C'est la première fois, Monsieur, que nous recevons *avec discours*, une personnalité de votre caractère; et combien il faut regretter que cette mode du discours de réception ne soit pas plus ancienne, car nos archives nous donneraient, sur nos collègues de jadis, des documents pleins d'intérêt. Pourtant, nous savons que déjà un doyen de la Faculté de Théologie protestante de Montauban entra à notre Académie. C'était en 1795, au lendemain du 9 Thermidor. Le personnage avait commencé par être professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier; en 1809, il devint même le doyen de cette même Faculté. Vous le connaissez: il s'appelait Daniel ENCONTRE.

Messieurs, nous devons à ce double doyen une gratitude particulière, car c'est lui qui contribua, pour une large part, à la résurrection de notre Académie. Vous savez, en effet, que notre Académie, née à Montpellier, en 1706, sous le nom de Société Royale des Sciences, fut supprimée par la Convention. Daniel ENCONTRE et ses amis la reconstituèrent avec le titre de Société des Sciences et Belles-Lettres. Mais elle n'eut qu'une vie éphémère; après le départ du doyen pour Montauban, en 1814, la Société s'étiola; bientôt elle ne compta plus qu'un seul membre à ses séances; puis elle s'endormit jusqu'en 1846, époque de son réveil et de son nouveau baptême sous le nom qu'elle porte encore.

Je m'aperçois, Monsieur, et je m'en excuse, que j'ai interverti l'ordre des préséances: je vous ai présenté l'Académie; je me hâte — il en est temps — de vous présenter à elle, en vous faisant accompagner de vos travaux.

Vous avez publié en 1884 une étude sur *les Origines du Gnosticisme*; et vous en arrivez à cette conclusion nette que le gnosticisme n'est pas, comme certains l'ont voulu dire, un produit logique du christianisme, mais qu'il lui est au contraire tout-à-fait étranger, comme origine et comme principe.

En 1890, vous avez écrit un *Essai sur les origines de l'idée du Progrès*: c'est votre thèse de licence en théologie. Cette idée du progrès vous l'étudiez d'abord dans le paganisme en Grèce, et surtout à Rome, et vous ne l'y trouvez guère, parce que, dites-vous, le paganisme n'a rien voulu espérer d'un avenir qui ne serait pas l'imitation du passé. En tout cas, si les connaissances sur la nature

étaient élargies, et les arts perfectionnés, tout cela ne constituait pas une amélioration véritable et profonde; au point de vue moral, l'humanité n'y avait rien gagné: c'était bien un développement, ce n'était pas un progrès.

Il a fallu arriver au christianisme pour trouver un changement radical. Le christianisme, en traçant à l'humanité une voie nouvelle et en lui indiquant un but que le paganisme ne soupçonnait pas, donnait au monde la doctrine du progrès.

Puis vous suivez cette même idée à travers les temps modernes et, malgré les objections qu'on peut vous faire, j'aime votre conclusion: « L'idée du progrès moral et social est par ses origines une idée chrétienne! »

En 1892, c'est un gros ouvrage en deux volumes que vous présentez: *Le Réveil religieux dans l'Eglise Réformée à Genève et en France, pendant la première moitié du XIX^e siècle*; ouvrage solide et clair, deux qualités qui ne vont pas nécessairement de concert.

Vous avez fait aussi des *Sermons*, vous en avez même publié deux volumes.

« Le sermon est un genre faux. La plupart des sermons sont languissants et ternes. Beaucoup sont vides et emphatiques. Presque tous, loin de tenir notre attention captive et subjuguée, exigent de nous un effort méritoire de patiente immobilité jusqu'à l'amen libérateur. Le mot sermon est devenu inséparable des idées d'ennui et de sommeil, tellement qu'un prédicateur qui imprime ses œuvres évite de les intituler sermons, et préfère encore le titre: discours ».

Qui parle ainsi? C'est vous-même, Monsieur, en exposant avec une rigueur sans pitié les arguments accumulés contre le sermon.

En passant, je remarque que vos sermons, vous les baptisez *discours*. J'ai eu le courage de ne pas m'arrêter au titre; je les ai lus, et, après lecture, j'ai compris toute votre complaisance à ramasser les critiques contre le sermon; ce n'était là qu'un effet oratoire. Vous saviez très bien que les vôtres ne pouvaient pas être atteints par ces coups. Vous connaissez d'ailleurs qu'il en est qui n'endorment pas. MASSILLON, dépeignant du haut de la chaire les terreurs du jugement dernier, voyait la foule épouvantée se lever pour s'enfuir. LE FAUCHEUR, après un sermon sur le duel, entendit le Maréchal de la Force, un grand escrimeur, jurer qu'il refuserait

toute sa vie de répondre à une provocation. A mon tour, je n'ai pas dormi, je vous jure, à vous écouter; j'y ai même trouvé plaisir et profit et certainement l'Académie ne me désavouerait pas dans cette opinion, si j'avais le temps de vous faire entendre à elle. Votre langue est claire, précise, pleine; elle ne se complaît pas aux obscurités et dédaigne-les à peu près et vos arguments sont solides, frappés au coin du bon sens; même une pointe d'ironie n'en est pas absente; assez, pour montrer que vous avez de l'esprit, pas trop, pour nous avertir que vous avez du cœur. En un mot, vous me paraissez avoir cherché vos modèles au XVII^e et au XVIII^e siècle, plutôt qu'au XX^e. Là-dessus je ne vous chercherai pas querelle; et si je me suis trompé, vous protesterez!

— Et que dire du fond? Comment ne pas être à l'unisson avec vous, quand on vous entend exprimer ceci: « C'est une chose redoutable de parler seul dans le silence d'une grande assemblée, de n'y entendre que le son de sa propre voix, surtout quand cette voix parle des choses divines et suivant la belle expression de Lacordaire « rend dans le siècle le son de l'éternité ».

Ce son-là, il retentit à travers vos pages, soit que vous traitiez un sujet religieux, soit que vous abordiez quelque question sociale, parce que vous savez l'éclairer par en-haut; et même vos discours pendant la guerre, s'agirait-il de votre étude sur les théories de l'économiste anglais, NORMAN ANGELL, portent la même empreinte. On y respire l'air des cimes.

Vous nous élevez jusqu'au sacrifice, avec votre étude sur le *Paradoxe du sacrifice*, où, partant de votre définition qu'il s'agit là d'un don total, conscient et volontaire, vous vous demandez comment cet acte, qui, pris en lui-même, est un appauvrissement, peut devenir une valeur?

Vous examinez la théorie de la réversibilité des fautes; elle ne vous satisfait pas, et vous arrivez à cette conclusion que la souffrance humaine, si elle ne revêt pas par elle-même de caractère rédempteur, peut devenir une occasion, ou même être un agent de rénovation morale et sociale!

Redescendons de ces sommets, vous nous y conviez vous-même, et vous voulez nous entraîner à une traversée sur notre Méditerranée, pas toujours calme, puisqu'elle vous a gratifié d'une tempête, lors de votre passage. Mais, comme vous savez apprendre, en regardant, vous avez appris ce qu'est un phare. Ce signe de déli-

vance amène à votre esprit de hautes réflexions et vous déclarez ne pas avoir à vous plaindre de vos heures de Méditerranée.

Ceux qui ont lu « *Nos heures d'Algérie* » ne se plaindront pas non plus de vous avoir suivi.

Si j'ajoute encore que vous collaborez à diverses revues philosophiques, et que l'Université de Glasgow vient de vous décerner le titre de Docteur *honoris causa*, j'aurai donné un aperçu de tout ce que vous apportez à notre Académie, qui vous adresse, Monsieur, une cordiale bienvenue.

L'ŒUVRE CHIMIQUE DE MARCELIN BERTHELOT

Par M. Gustave MASSOL, doyen de la Faculté de Pharmacie (1)

La Section des Sciences de notre Académie a bien voulu me désigner pour prendre la parole dans cette réunion publique annuelle. Elle a pensé que, au moment où la France et le monde entier se préparent à commémorer le centenaire de la naissance de Marcelin BERTHELOT, notre Académie devait s'associer à cette manifestation en l'honneur du grand savant qui a accru si brillamment le large patrimoine scientifique de notre Patrie.

J'ai accepté cette mission avec d'autant plus de plaisir, qu'elle me permet de dire les sentiments de reconnaissance que j'ai toujours conservés pour l'accueil si bienveillant et si sympathique que je reçus auprès du Maître, déjà en 1882 lors de mon concours pour l'agrégation de Chimie des Ecoles de Pharmacie, et plus tard lorsque je fréquentais son laboratoire pour la préparation de ma thèse de Doctorat ès-sciences et mes recherches dans le domaine de la Thermo-chimie.

L'œuvre de Marcelin BERTHELOT est immense. Sa haute culture générale, ses vastes connaissances lui ont permis d'écrire sur les sujets les plus variés. En plus de son œuvre scientifique proprement dite ayant trait à la chimie et à la chimie-physique, il a traité d'importants sujets de philosophie, d'histoire, de morale, de politique, d'enseignement, d'éducation, etc. Je me bornerai à esquisser à grands traits son Œuvre Chimique, la Synthèse chimique, la

(1) Communication faite à la séance publique de l'Académie, le 30 mai 1927.